

XYZ. La revue de la nouvelle

Gare à l'école

Gérard Cossette



Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3932ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cossette, G. (1993). Gare à l'école. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 42–45.

GARE À L'ÉCOLE

GÉRARD COSSETTE

Il était en troisième année comme moi et il me parlait de choses dont je n'avais jamais entendu parler: d'abord, le Taj Mahâl; ensuite, il me raconta l'histoire de Moby Dick; un jour, il m'expliqua le Plan Colombo. Il apprenait tout cela à l'école du samedi, disait-il. J'étais convaincu que mon cousin était malade ou qu'il me racontait des blagues. J'ai demandé à ma mère d'enquêter auprès de ma tante. Quand maman m'a dit que, tous les samedis, mon cousin allait à l'école dans une gare et qu'il trouvait ça passionnant, j'ai eu peur. Comment réussissait-il à aimer l'école du samedi, quand moi, je m'ennuyais à l'école ordinaire? Comment ses parents pouvaient-ils le laisser faire sans rien dire? Il fallait absolument que je fasse quelque chose.

Nouvelle lettre de l'élève modèle. Pas question d'y toucher, elle est sûrement contaminée. Malgré mes avertissements, ma mère l'ouvre et m'annonce que mon cousin, après avoir parlé du Titanic et transcrit un poème à la manière de Jacques Prévert, m'invite à passer une fin de semaine chez lui. Pas question! Je ne vais quand même pas me jeter dans la gueule du loup. Aucune négociation possible avec mes parents: le samedi suivant, je suis dans l'Express-Capitale, sous la responsabilité personnelle du chef de train; mon cousin et ses parents vont me cueillir à l'arrivée.

Quand ils m'embrassent, ils ont l'air normaux. Prudence! Ils m'annoncent qu'il faut aller à l'autre gare. Deux gares dans une ville? Bizarre! Heureusement que j'ai posté un avertissement au chef de police avant de partir: si je ne suis pas à l'école lundi matin, il doit se mettre à ma recherche aussitôt. Dans la voiture, mon cousin m'assure que ses parents vont nous reprendre vers les dix-huit heures. Quel après-midi!

Le sous-sol abrite les voies ferrées. Une immense salle occupe tout le rez-de-chaussée.

Près de la grande porte, un orgue de Barbarie. Je jurerais que des notes s'envolent de la machine pour se poser dans le cou des gens. Des personnes se frottent la nuque en souriant. C'est louche!

Tout à coup, une longue vibration monte du plancher. Mon cousin s'arrête et me fait signe de ne pas bouger. «C'est un train qui arrive. Regarde bien.» Les gens du pays s'immobilisent. Les étrangers s'arrêtent un peu après, surpris, inquiets. Un préposé s'avance et les rassure: les habitants de la Capitale grandissent avec ce ronronnement; chaque jour, ils viennent sentir frissonner la gare. Curieux!

«Elle est où, ta fameuse école?» Pas de réponse. Nous marchons lentement jusqu'aux quatre guichets de la Poste. À gauche, des enfants de mon âge commencent à se rassembler devant une vitrine placée juste à côté du dernier comptoir. Dans cette vitrine, un employé affiche des lettres portant la mention «Poste restante». Les enfants essaient de lire les noms des destinataires. «C'est là, l'école!» Mon cousin m'explique qu'on a créé des classes de Civilisation internationale pour les enfants des trois premières années de l'école primaire et que les leçons se donnent ici, avec ces lettres. Pas rassurant.

Le professeur arrive. On commence à regarder minutieusement les timbres. Bateaux, personnages, animaux, paysages, événements sont examinés avec beaucoup de soin. Ensuite, le maître pointe, sur une grande carte, le pays d'origine et identifie la langue maternelle et certaines coutumes des habitants de ce pays. À ce moment, apparaît le destinataire d'une des lettres. Il comprend pourquoi la sienne a été exposée et accepte de répondre aux questions des enfants. Une tête rousse demande à l'inconnu de parler dans sa langue, pour entendre le son du pays. Il commence par des phrases simples que les enfants répètent en riant. Puis l'homme propose une chanson. Il en chantera quatre. Tout de suite après, une grand-mère voyageuse nous raconte une histoire

qu'elle connaît depuis toujours, dit-elle. À la fin, une grande fille mince lui propose d'en inventer une nouvelle avec nous. La dame, d'abord un peu intriguée, finit par improviser une légende-maison avec les élèves; pendant que certains imaginent l'histoire, d'autres la transcrivent pour en faire cadeau à la conteuse.

Certains jours, on dirait que la terre tourne pour récolter des nouvelles de partout et nous envoyer des messagers: ce samedi-là, des lettres que nous ne lirons jamais nous menèrent de l'Amazonie à Louis Riel.



Je suis revenu souvent chez mon cousin pour aller à l'école de la gare. Combien de fois la grande salle a vu des classes entières danser au son d'un chant impossible à traduire, mais dont le rythme, marqué par les ustensiles des clients du restaurant, provoquait des rires et des cris de joie. Un midi, j'ai partagé mon dîner avec un étudiant qui voulait devenir médecin pour soigner les bébés, trop souvent malades, dans son pays. Un autre jour, dans un moment plus calme, un enfant demanda à un petit homme aux yeux bridés pourquoi il pleurait. Celui-ci s'excusa poliment en détournant la tête; une jeune fille, sac au dos, s'approcha alors et apprit au petit curieux que chez certains peuples, les gens n'aimaient pas parler d'eux. Quand un étranger heureux criait en riant que sa femme, restée là-bas, arriverait bientôt, le professeur saisissait l'occasion pour parler de Roméo et Juliette ou de ceux qui arrivent dans un pays, s'y trouvent un emploi et font venir le reste de la famille un peu plus tard. Un samedi matin d'hiver, un Noir qui avait imité pour nous le chant des oiseaux de son pays, repartit les mains vides: sa femme ne savait pas écrire et ne faisait pas confiance à ses voisins. Alors, elle attendait sûrement le prêtre, avait-il dit. Certains jours, c'étaient des baleines qui étaient en train de disparaître ou des papas qui mouraient à la guerre. J'ai même découvert que certaines religions construisaient des écoles et des hôpitaux, tandis que d'autres faisaient mourir des femmes

en leur lançant des pierres. Le dernier samedi avant les vacances, on a comparé les couleurs de peau: on a relevé nos chandails et placé en dégradé toutes les teintes qu'on a trouvées. Ça s'est terminé par la plus grande partie de chatouille qu'on ait jamais vue dans la gare.

•

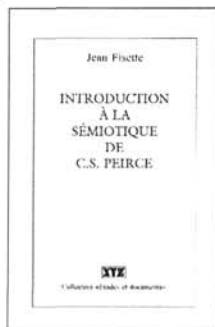
Au cours de l'été, un nouveau conseil scolaire a été élu. Au mois de septembre, le mur de verre disparaissait: les lettres ne seraient plus exposées. Il fallait préserver la vie privée.

Les enseignants se sont opposés. Le président du conseil s'est entêté. Les parents n'ont pas vraiment insisté: ils avaient oublié les timbres, sans doute.

Dans sa dernière lettre, mon cousin m'a dit qu'un matin, les élèves de troisième année s'étaient rassemblés devant le guichet désert de la Poste restante et avaient demandé à voir le président. Celui-ci a refusé de les rencontrer. Les enfants n'ont pas bougé. À ce moment, un convoi beaucoup plus long que d'habitude s'est engagé sous l'édifice. La gare a murmuré sourdement. La foule s'est figée. Et, par la grande porte, les enfants sont partis faire le tour du monde.

XYZ

Réédition



96 p., 12,95 \$

Jean Fissette

Introduction à la sémiotique de C.S. Peirce

L'ensemble des travaux et articles, en langue française, qui ont été consacrés par des sémioticiens à Peirce depuis une dizaine d'années trouve ici un écho...

XYZ
éditeur